

Le complexe de persécution

Réjean Beaudoin

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1983). Compte rendu de [Le complexe de persécution]. *Liberté*, 25(3), 179–183.

RÉJEAN BEAUDOIN

LE COMPLEXE DE PERSÉCUTION

René Girard, *Le Bouc émissaire*,
Paris, Grasset, 1982, 300 p.

René Girard poursuit une œuvre qui vise l'objet central des disciplines anthropologiques. Son projet n'est pas ambitieux, il est transcendantal. Dans le langage doucement parodique d'Ionesco, cela s'appellerait le « doctorat total ». Mais dans le contexte des savoirs particuliers qui se disputent l'hégémonie de la connaissance, cela s'appelle une thèse. Celle de ce livre doit faire couler beaucoup d'encre. Il y a de quoi, notons-le sans lésiner sur les mots. *Le Bouc émissaire* prétend résoudre le problème de l'origine du religieux. C'est beaucoup. Mais ce n'est pas tout. Son analyse met à nu toute la culture dans les rapports occultes que celle-ci continue d'entretenir avec le mécanisme archaïque des stéréotypes de persécution. C'est justement le talon d'achille des actuelles sciences de l'homme, de l'ethnologie en particulier, du structuralisme en général et des théories dérivées de la linguistique, que de méconnaître le secret de la naissance violente des organismes sociaux.

De quoi s'agit-il au juste? Précisons d'abord que c'est un peu par antiphrase que nous avons titré: le complexe de persécution. L'expression sent beaucoup trop le freudisme frelaté pour convenir au propos d'un savant qui tire des Evangiles la grande clé de sa science. A suivre rigoureusement le discours du *Bouc émissaire*, il faut penser qu'il n'y a jamais de

bourreaux imaginaires. Les victimes n'inventent rien et leur témoignage est la seule vérité du monde de persécuteurs qu'est l'univers humain. L'illusion est toujours du côté des oppresseurs. Les mythes nous enseignent là-dessus la même chose que les documents du corpus historique. On ne veut pas dire pour autant qu'il faille cautionner quelque formule magique d'un soi-disant Sens de l'Histoire, de triste et philosophique mémoire. Non. René Girard ne nous demande pas d'autre consentement que celui que requiert la plus exemplaire analyse textuelle. Sa dialectique est scrupuleuse.

Au commencement donc était le religieux. C'est-à-dire la violence sacrée. Lire: le sacrifice fondateur, l'immolation de la victime, le meurtre collectif. Scène traumatisante, instance faussement créatrice du monde et de sa durée mortelle, royaume sombre d'ici-bas. Girard néglige admirablement l'autre royaume, mais c'est pour mieux en affirmer le lumineux avènement. Il y a pourtant religion et religion. Girard distingue quant à lui de la façon suivante: il faut mettre à part l'héritage judéo-chrétien dans l'ensemble du phénomène religieux alors confondu au domaine du mythe. Pourquoi donc? La tradition des Psaumes, des Prophètes et des Evangiles n'est pas seulement une grande tradition littéraire. L'enseignement de cette famille de textes ne s'est pas imposé en vertu du prestige classique d'une grande langue de culture universelle, entendre: de la langue d'une nation dominante. Si la leçon issue de cette tradition a prévalu jusqu'à nous, c'est tout simplement parce que cette tradition dit la vérité, une vérité que recouvre précisément le fonctionnement du texte mythologique.

Les Evangiles rendent manifeste une genèse religieuse qui doit rester dissimulée pour produire du mythologique et du rituel. Cette genèse repose essentiellement sur une croyance unanime, que les Evangiles ruinent à jamais, la croyance en la culpabilité de leur victime. (...) En révélant ce

mécanisme et tout le mimétisme qui l'entoure, les Evangiles montrent la seule machine textuelle qui puisse mettre fin à l'emprisonnement de l'humanité dans les systèmes de représentation mythologique fondés sur la fausse transcendance d'une victime sacralisée parce qu'unaniment tenue pour coupable. (p. 234)

René Girard explique combien la langue évangélique est une langue pauvre, étrangement égale à elle-même et simple, remplie des évidences irréfutables du sens commun. Il s'agit en fait d'une maïeutique dont la parabole constitue la figure essentielle. De la même façon qu'il se distingue du mythe, sur le plan du contenu, le texte évangélique se distingue également de toute rhétorique, sur un plan formel. L'usage de la parabole par Jésus n'a rien de littéraire. C'est au contraire une concession de sa prédication à la langue d'interlocuteurs où dominent les représentations persécutrices. Mais le point important en ce qui concerne les dites représentations persécutrices repose sur le caractère déterminant de la crise.

La représentation persécutrice ne remonte jamais aux causes naturelles de la crise, elle s'occupe exclusivement de causes réputées sociales ou humaines. C'est le vécu culturel qui constitue son terrain d'opération. Que la famine ou la peste puissent avoir d'autres causes que les crimes reprochés à la victime, les persécuteurs ne le nient pas et ne vont pas jusqu'à l'ignorer, mais c'est une causalité qui ne les intéresse pas. Au contraire, qu'un étranger ou un infirme commette une violation spectaculaire des règles de la communauté, voilà tout de suite une situation susceptible de coaliser toute l'indifférenciation sociale.

Les boucs émissaires ne guérissent, certes, ni les vraies épidémies, ni les sécheresses, ni les inondations. Mais la dimension principale de toute crise, je l'ai dit, c'est la façon dont elle affecte les rapports humains. Un processus de mauvaise réciprocité s'amorce qui se nourrit de lui-même et

n'a pas besoin de causes extérieures pour se perpétuer. Tant que les causes extérieures persistent, une épidémie de peste par exemple, les boucs émissaires n'auront pas d'efficacité. Que ces causes cessent de jouer, en revanche, et le premier bouc émissaire venu mettra le point final à la crise en liquidant ses séquelles interpersonnelles par la projection de toute malfaisance sur la victime. Le bouc émissaire n'agit que sur les rapports humains détraqués par la crise mais il donnera l'impression d'agir également sur les causes extérieures, les pestes, les sécheresses et autres calamités objectives. (p. 65)

Beaucoup d'auteurs ont souligné l'immoralité des dieux tels que dépeints par la mythologie et ce thème a pu servir de repoussoir à l'élaboration du merveilleux chrétien. La naissance des dieux est entourée de crimes et de désordres dans toutes les traditions mythologiques. Les rédacteurs de ces mythes n'ont pas voulu frapper la sensibilité poétique d'un public au goût primitif. La tragédie grecque comprise de la sorte confine au malentendu. L'explication en tout cas ne saurait rendre compte de la remarquable convergence des thèmes sexuels et sanglants dans l'ensemble des documents. René Girard y reconnaît plutôt la marque évidente des stéréotypes de persécution. En d'autres termes, il faut lire l'histoire d'Oedipe et celle de la naissance de Zeus exactement comme nous lisons les récits du moyen âge ayant trait aux chasses aux sorcières et qui dressent le procès d'accusation des Juifs et des hérétiques en les vouant comme victimes à la justice divine. Si les mythes nous montrent des dieux vautrés dans le stupre et le sang, ce n'est pas en raison d'une culture amoralisée et primitive, mais bien parce que ces mythes, tout comme les poèmes d'un Guillaume de Machaut (de notre XIV^e siècle chrétien), adoptent la perspective de persécuteurs naïfs, c'est-à-dire assez sûrs de leur bon droit pour ne pas songer à recouvrir complètement la violence qu'ils exercent. En d'autres mots, les

mythes racontent des meurtres collectifs dont les victimes ultérieurement sanctifiées deviendront des dieux.

Or le mythe et l'histoire dévoilent le fonctionnement d'une même logique de la persécution. A cet égard, René Girard s'en prend vivement à l'ethnologie contemporaine, à ses yeux coupable de se livrer scientifiquement à l'idéalisation des sociétés qu'elle étudie pour satisfaire à sa mauvaise conscience devant les sociétés historiques. Il cite un passage de Platon dans *La République* où le philosophe se voile la face devant certains récits mythologiques de la naissance de Zeus. C'est là, selon Girard, l'origine d'une attitude de l'esprit moderne qui travaille à parachever l'occultation dont s'entoure le mécanisme archaïque des représentations persécutrices.

La censure réclamée par Platon ne s'est jamais imposée sous la forme envisagée par lui; mais elle s'est imposée quand même et elle s'impose encore de nos jours sous d'autres formes, plus efficaces encore, celle qu'incarne la discipline ethnologique par exemple. (p. 112)

L'audace de la thèse de ce livre est extrême. Son point nodal, c'est le rapprochement du structuralisme et du texte évangélique. Dans la tradition des Psaumes et des Prophètes du judaïsme, l'enseignement du Christ n'appartient pas qu'à la religion, écrit René Girard, il appartient également à la science. La lecture qu'il en fait ouvre à l'anthropologie et à l'histoire la reconnaissance du modèle même de leurs données usuelles et du corpus qui leur est familier. En d'autres termes, la Bible ne diffuse pas seulement un message moral ou symbolique. Elle met aussi en œuvre un savoir. Et au regard de ce savoir-là, la science des ethnologues est devenue rêve d'évasion, poésie des origines et fuite de l'histoire. Elle méconnaît l'origine de sa propre démarche pour se soustraire à l'urgence du présent. Elle a choisi d'idolâtrer son objet sauvage pour éviter de témoigner au procès du civilisé.